

**Ecrit n° 7-13 sur l'action**

**Titre de l'action : Professeur référent des réseaux d'éducation prioritaire « ambition-réussite » (année scolaire 2007/2008)**

**Académie de Nancy-Metz**

**Réseau Ambition réussite de Woippy (57)**

**- Collège Jules Ferry de Woippy**

**- Ecoles Paul Verlaine et Pierre et Marie Curie de Woippy**

**- Ecole Michel Colucci de Metz**

<p><b>ATELIERS PREMIER DEGRE : MAITRISE DU LANGAGE ET DE LA LANGUE FRANÇAISE</b></p>
--

- Cathia BATIOT -

Les stratégies s'enseignent, que l'élève soit en difficulté ou non. Un travail sur  
le texte ne peut être qu'un jeu dans l'interprétation.

Lecture individuelle du texte (ou prise en charge, partiellement, par l'enseignant pour les élèves en difficulté).

Bannir les longues séries de questions littérales.

Sans échange entre élèves, débiter (à l'oral pour les élèves en difficulté) par :

«

»

*(élément d'observation et d'évaluation pour ajuster la poursuite de la séance, voire faire évoluer les groupes)*

Ensuite, utiliser ces courtes productions pour constituer des petits groupes de travail, en mêlant les élèves ayant une compréhension différente des points les plus importants du texte.

Poser alors une question essentielle à laquelle chaque groupe devra donner une seule réponse, ce qui oblige à débattre.

- ✓ Se détacher de l'univers de référence (confusion entre fiction et réalité. Par exemple : Verte ne pourra pas devenir sorcière car « les sorcières, ça n'existe pas ») ;
- ✓ Comprendre la différence de statut entre fait (pris en charge par le narrateur) et opinion (émise par un personnage dans un dialogue ou la pensée par l'intermédiaire du narrateur) ;
- ✓ Se détacher de la première idée donnée par le titre (on a donné des mêmes textes avec différents titres à différents élèves, cela a influencé leur compréhension) ;
- ✓ Abandonner sa propre interprétation malgré les invalidations fournies par le texte.

Bien entendu, elles sont indicatives, et seront adaptées aux écrits de travail des élèves.

«Rédaction»

- ✓ Le narrateur est-il une fille ou un garçon ?
- ✓ Comment la maîtresse s'est-elle fracturé le crâne ?

« Tu trouves ça drôle ? »

*Un travail pourra être fait sur le lien entre le titre du texte et la profession du père.*

- ✓ En coupant le dernier paragraphe : Quelle est la profession du père ?
- ✓ Pourquoi l'enfant fait-il toutes ces bêtises ?

«La main»

- ✓ Cette histoire se déroule-t-elle en début ou en fin de journée ?
- ✓ Comment expliquez-vous la dernière réplique ?

...

## VENTRE

J'ai rêvé que mon ventre se vidait, d'un coup, sur le trottoir devant l'école. Il s'ouvrait sans prévenir, comme un gros sac dont on tire la fermeture Eclair, et tout tombait, en vrac, sur le bitume : le foie, la rate, les reins, le cœur, les poumons, des kilomètres d'intestins... Ça faisait un drôle de bruit, flasque et mouillé, assez dégoûtant. Mais je n'étais ni surprise, ni effrayée.

Autour de moi, les gens s'empressaient, intéressés.

- Oh, disait l'un d'eux, un cœur tout neuf !

Et il le ramassait d'un geste furtif, comme on vole une orange à l'étal.

Deux autres se battaient pour un rein. Une vieille femme, du bout de sa canne, soulevait mes intestins, attentive à la recherche d'un défaut.

Bientôt, il ne resta plus rien, qu'un peu de sang séché sur le trottoir. Je sentis un grand vide, tout au-dedans de moi. Je m'assis sur un banc. J'avais l'impression que j'allais me ratatiner, comme un oreiller crevé.

Mon rêve s'est bêtement terminé, comme tous les rêves : je me suis réveillée. J'étais allongée dans mon lit, la veste du pyjama ouverte, une main sur mon ventre. Je l'ai caressé, contente de le sentir plein, un peu rebondi.

Je me suis levée et j'ai rejoint maman à la cuisine. Elle était assise sur une chaise, devant la porte-fenêtre, le dos cambré, les jambes un peu écartées, et elle mangeait un yaourt. Je me suis agenouillée près d'elle, j'ai mis la tête sur le haut de ses cuisses et posé la main droite sur son ventre tout rond. Elle a ri.

- Tu dis bonjour au bébé ? a-t-elle dit.

J'aurais pu lui raconter mon rêve. J'ai simplement demandé :

- Tu es sûre qu'il ne va pas tomber ?

Elle m'a soulevé le menton et m'a regardée droit dans les yeux.

- Mais non, a-t-elle murmuré, n'aie crainte...

Je me suis sentie bien, tout d'un coup, et j'ai oublié mon rêve.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## TU TROUVES ÇA DRÔLE ?

Ca se passe dans une caravane. Mais pas en été. En novembre, plutôt, mais ce n'est pas vraiment important.

L'enfant s'est caché sous la table. Il est très patient. Voilà bientôt une heure qu'il attend. Il attend que son père vienne boire une bière en lisant son journal. Comme tous les soirs.

L'enfant ne s'est pas trompé. Son père s'est assis sur le fauteuil pliant, a posé un verre de bière sur la table, a déplié le journal, l'a ouvert à la page des sports. Quand s'est tu le bruit de papier froissé, l'enfant, comme un ressort qui se détend brusquement, a surgi de dessous la table. Sur sa tête, il a fixé, au-dessus de chaque oreille, deux hélices fluorescentes qui se mettent à tourner en vrombissant une note aiguë et stridente. Franchement, elle est comique, cette petite tête de Martien, qui pince les lèvres pour ne pas rire, et roule des yeux ronds et doux comme deux grains de raisin noir.

Mais le père hausse les épaules, tend la main pour saisir le verre de bière et dit :

- Tu trouves ça drôle ?

L'enfant, soudain, a l'air d'un élève pris en faute. Mais il ne se décourage pas. Il va dans la minuscule cuisine aménagée au fond de la caravane. Il referme la porte derrière lui. Il ouvre le Frigidaire, prend six œufs. Il décroche le tablier de cuisine de sa mère, le noue autour de ses reins. Sur sa tête, il enroule un torchon à carreaux rouges et blancs. On dirait un vieux fakir. Puis il entrouvre la porte. Son père s'est levé et fait, au milieu de la pièce, des mouvements d'assouplissement. C'est le moment. Sans trembler, le petit fakir jongle avec les six œufs frais qui décrivent dans l'air un cercle parfait. Son père, cessant sa gymnastique, l'observe en connaisseur. Alors l'enfant amorce le clou du spectacle : déviant, habilement, chaque œuf de sa trajectoire, il les laisse éclater, un à un, sur son crâne. Sa petite tête, bientôt, dégouline de blanc, de jaune : c'est à mourir de rire.

Son père hausse les épaules, fait la moue et dit :

- Tu trouves ça drôle ?

Puis ajoute :

- Attention à la moquette !

L'enfant va se laver, puis remplit un seau d'eau pour nettoyer la moquette. Cela lui donne une idée. Vite, il se change : il met son slip de bain, s'équipe de palmes et d'un masque de plongée et, pour rire, se coiffe d'un bonnet de ski.

Son père, penché sur une petite table de toilette, étale une couche de blanc sur son visage. L'enfant s'approche, pose le seau en plastique, recule de quelques pas. Il toussote deux ou trois fois, puis, comme ça ne suffit pas, dit :

- Regarde, papa !

Son père, en grognant, se tourne à moitié et regarde son fils qui prend son élan en levant ridiculement haut ses maigres jambes chaussées de palmes immenses. Trois grands pas d'échassier, et plouf ! l'enfant a plongé tête la première dans le seau. Et, parfait petit acrobate, il garde l'équilibre en agitant comiquement ses pieds palmés.

Impassible, son père termine de se maquiller et, fixant le miroir rond posé devant lui, assène encore :

- Tu trouves ça drôle ?

Cette fois, l'enfant comprend qu'il a perdu. Il va ranger ses accessoires, se rhabille. Pendant ce temps, son père a revêtu son costume de clown blanc et quitté la caravane. Son numéro commence dans deux minutes sous le chapiteau du cirque, là, à deux pas.

L'enfant ouvre une fenêtre. Il entend les applaudissements. Et presque aussitôt les rires. Alors il se met à rire, lui aussi. Et réfléchit à un nouveau gag qu'il essaiera demain.

Oui, demain.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## DEMAIN

Je vais mourir. Demain matin, juste après le petit-déjeuner, quand papa et maman seront partis, au moment d'aller à l'école.

C'est la seule solution. Je n'ai pas fait ma rédaction. J'ai déjà une semaine de retard. Le prof m'a dit que si je ne lui rendais pas mon devoir demain, j'aurais deux heures de colle. Et il m'enverra chez le directeur. Et le directeur convoquera mes parents. Et il leur dira pour le zéro en math. Et pour la signature que j'ai imitée sur le carnet de notes...

Alors, je n'ai pas le choix. Je vais mourir. Ils ne pourront plus rien me faire, après. Ils seront bien embêtés. Ils diront : « C'est notre faute. » Et ils pleureront.

J'espère que ça ne fait pas mal, la mort. Ça doit être ennuyant, quand même : on ne bouge pas, on ne fait rien, on trouve le temps long. Mais ça m'est égal. C'est toujours mieux que ce qui m'attend à la maison, si...

J'espère aussi que ce n'est pas froid, la mort. Parce qu'il ne faudrait pas que je tombe malade. Mercredi, j'ai un match de football et, sans moi dans les buts, franchement, je ne vois pas comment les copains pourront se débrouiller.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## ARGENT

*« Je ne sais pas comment on va finir le mois, a dit maman, il faut encore que je paye le loyer et la cantine pour les gosses... »*

Quand j'étais petite, je cachais de l'argent partout dans ma chambre. Dans ma dînette, sous le lit. Un jour, j'ai même ouvert le ventre d'une poupée pour cacher une pièce de deux euros. Après, je ne me rappelais plus où j'avais planqué mon argent. Mon petit frère Benoît, il fait pareil. Mais je passe derrière lui pour récupérer la monnaie. C'est pour son bien. Un jour, on en aura peut-être besoin.

*« Les freins de la bagnole vont lâcher, a dit papa, il y en a pour 200 euros au moins... »*

Mardi dernier, la boulangère s'est trompée en me rendant la monnaie. Elle m'a donné cinq euros de trop. Je n'ai rien dit. Parce qu'une fois, elle a volé une vieille dame arabe. Elle lui a vendu des croissants de la veille au prix des croissants frais.

*« Tu as vu la facture d'électricité ? a dit maman. C'est dingue comme ça a augmenté... »*

L'année dernière, mamie a gagné 100 euros à un jeu, et elle nous a donné un billet de 20 euros à Benoît et à moi. Pendant une semaine, j'ai imaginé tout ce que je pouvais acheter : un CD, un bracelet, un T-shirt, une ceinture. Finalement, j'ai donné le billet à maman, pour payer le médecin.

*« Tu devrais arrêter de fumer, a dit papa, imagine un peu l'économie que ça ferait... »*

Un jour, près du collège, j'ai vu un SDF. J'étais gênée en passant devant lui, parce que je ne voulais pas lui donner d'argent. Mais il ne m'a rien demandé. Au contraire, il m'a tendu une pièce. Je ne voulais pas la prendre. Il a dit : « C'est pour toi. S'il te plaît. Ça me portera bonheur. » C'était une pièce de un euro. Depuis, je la garde toujours sur moi.

*« On ne parle pas d'argent devant les enfants, a dit maman, il ne faut pas les embêter avec ça, ils verront bien quand ils seront grands... »*

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*



## LA MAIN

Leïla est assise sur son lit. Elle regarde la nuit emplir sa chambre peu à peu. Elle s'étonne de la voir ramper, froide et cruelle, sur le plancher, les murs. Dehors, la nuit est vivante, traversée de bruits, de lumières et d'odeurs. Ici, à l'intérieur, elle est muette et noire comme un drap mort.

Leïla frissonne quand elle sent la nuit s'enrouler autour de ses pieds, de ses genoux, puis monter, monter encore... Elle pourrait se lever, allumer la lumière, mais c'est plus fort qu'elle, quelque chose la paralyse, la cloue sur son lit, assise, mains jointes, le dos raide. Sur le bureau, les aiguilles phosphorescentes du réveil marquent l'heure : six heures cinq. Plus que vingt-cinq minutes, au pire.

C'est quand même long. Leïla a l'impression que sa chambre rétrécit et l'emprisonne. Elle fixe le mur en face d'elle et la tache de lumière pâle et trouble qu'y découpe la fenêtre. Tout à coup, une ombre griffue glisse en tournoyant sur le mur, dans un mouvement hésitant et inquiet.

« C'est une feuille de platane, se dit Leïla. Je n'ai pas peur. »

L'ombre disparaît un instant. Puis réapparaît, plus grande, plus lente. On dirait qu'elle tâtonne le long du mur, cherchant une proie. « C'est une feuille », répète Leïla. Mais elle sait bien que ce n'est pas vrai, elle voit bien que c'est une main qui tend ses doigts pointus, prête à les resserrer autour de son cou trop fragile, prête à les planter dans son cœur trop vibrant.

Sur le bureau, le réveil indique six heures seize. « Mon Dieu, pense Leïla, pourvu qu'il n'y ait pas d'embouteillage ce soir ! »

Soudain, le carré de lumière sur le mur s'éteint. La nuit s'abat sur la chambre entière. Leïla, d'instinct, se plaque contre le mur, souffle coupé. Neuf minutes seulement. Mais elle sait maintenant qu'elle ne tiendra pas aussi longtemps. Elle se résigne, elle est prête à avouer sa défaite, elle ouvre la bouche pour crier à la nuit qu'elle se rend, qu'elle ne se défend plus, que la main d'ombre peut l'emporter tout entière...

Mais au dernier moment, alors que déjà un froid de plomb se coule dans chaque pli de sa peau, un bruit métallique brise net l'épouvante, le bruit d'une clé qui tourne dans la serrure, et l'éclat de voix animées, d'un coup, repousse la nuit.

Des pas dans le couloir, la porte s'ouvre, et :

- Mais, Leïla, qu'est-ce que tu fais dans le noir ? Pourquoi n'as-tu pas allumé ?

Leïla regarde la silhouette de sa mère découpée dans la lumière.

- Je jouais, maman, dit-elle.

Et elle ajoute, tout bas, comme pour elle-même :

- J'ai gagné.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## PERSONNE NE M'AIME

Personne ne m'aime.

Ils racontent des trucs sur moi, dès que j'ai le dos tourné, ils disent n'importe quoi.

Mes parents, par exemple. Ce matin, je sortais de la salle de bains pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner, et je les ai entendus qui disaient :

- Tu as vu sa coiffure ? A son âge ! Totalement ridicule !

Tout ça parce que je mets un peu de gel et que j'ai une mèche décolorée. Qu'est-ce qu'ils diraient s'ils voyaient la voisine d'en bas ! Elle a au moins soixante ans et elle se teint les cheveux en rouge fluo.

Et à midi, on mangeait chez mamie, mon petit frère et moi. A un moment, le téléphone a sonné. Elle est sortie sur la terrasse pour qu'on n'entende pas ce qu'elle raconte. Mais j'ai eu l'oreille fine.

- Je ne sais pas ce qu'elle a en ce moment, disait mamie, elle est insupportable. Une vraie peste !

Tout ça parce que je lui ai fait remarquer l'autre jour qu'elle avait un triple menton. Alors que ma cousine Léa, dimanche dernier, l'a traitée de grosse sorcière moustachue et a jeté par terre une pile d'assiettes en porcelaine.

Et cet après-midi, devant le stade, j'ai aperçu Lucas. Il est dans ma classe, et d'habitude je le trouve sympa. Mais là, il était avec un copain à lui, près d'une Mobylette d'un vert criard, et, quand je suis passée près de lui, je l'ai entendu qui disait :

- Pas terrible. J'aime pas du tout la couleur.

Tout ça parce que ma mère m'a forcée à mettre cet anorak bleu marine que je déteste. La honte ! Je suis devenue rouge comme un coquelicot et j'ai filé sans me retourner.

Je n'avais vraiment pas le moral quand je suis rentrée à la maison. Je suis allée directement m'enfermer à la salle de bains. Je me suis regardée dans la glace au-dessus du lavabo. Pendant un long moment. Et puis j'ai soupiré :

- Miroir, mon beau miroir, dis-moi que je suis la plus belle.

Et lui, cet imbécile, il a répondu :

- Tu as un bouton sur le front.

En plus, c'était vrai.

Personne ne m'aime.

Même pas moi.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## POUBELLE

Oui, c'est vrai, je le reconnais, j'ai trop d'imagination, et les histoires que je raconte, presque toujours, c'est moi qui les invente. Mais pas celle-là. Non, celle-là, elle est tellement bizarre, tellement mal fichue, qu'elle est forcément vraie.

Elle commence par une scène très banale, qui se répète chez nous à peu près tous les soirs : ma mère s'aperçoit que la poubelle est pleine juste au moment où elle est en train d'éplucher des tomates, mon père se terre quand dans son bureau pour ne pas entendre les appels à l'aide de sa chère épouse, et c'est encore moi qui suis de corvée. Comme si c'était amusant de traverser le parking souterrain, à peine éclairé, jusqu'au local à poubelles.

Ce soir-là, en plus, je me souviens bien, il faisait atrocement froid, et moi, comme un imbécile, j'étais descendu avec juste un polo sur le dos. J'ai couru jusqu'au local à poubelles, j'ai posé la poubelle pour pouvoir ouvrir la porte qui est affreusement lourde, j'ai tâtonné sur ma droite pour trouver le minuteur et je suis entré en faisant bien attention où je mettais les pieds car, franchement, les gens, ils sont dég...oûtants, ils jettent leurs saletés n'importe comment, ce qui fait que vous marchez sur un tapis d'ordures.

Bon, bref, je soulève le couvercle orange de la première benne à ordures : zut, pleine à ras bord. En marchant sur la pointe des pieds, je vais jusqu'à la deuxième benne : archipleine, elle aussi. Ça, c'était vraiment étonnant, ce n'était encore jamais arrivé.

Je me dirige donc vers la troisième benne, celle qu'on n'utilise jamais, je soulève le couvercle, qui n'était pas entièrement fermé, et là, stupeur ! j'entends un grognement et, dans la pénombre, j'aperçois quelque chose qui bouge.

Panique ! Je remonte en courant chez moi, sans lâcher ma poubelle, et me fichant pas mal de patauger dans les détritrus.

- Papa, maman, je crie en arrivant dans l'appartement, il y a une bête dans la benne à ordures !

- Benjamin, grogne papa, ça suffit tes histoires à dormir debout !

- Benjamin, se lamente maman, tu n'es vraiment pas drôle.

- Mais je vous jure, c'est vrai, je n'invente pas, cette fois !

Pas de réponse : papa se replonge dans son journal, maman augmente le son de la télévision. J'attends encore un instant, et puis je me décide. Je prends une lampe torche, j'enfile un pull, j'emporte aussi une demi-baguette, au cas où l'animal aurait faim, et je redescends dans le local à poubelles.

J'ai un peu la frousse, je dois dire, mais je me suis inventé tout un scénario pour me rassurer : c'est un chien abandonné qui s'est réfugié dans la benne à ordures, il appartient à une vieille dame très riche qui l'aime beaucoup, mais son fils qui veut hériter de la fortune a capturé le chien pour faire mourir la vieille dame de chagrin, etc., etc.

Je m'approche donc de la benne, je soulève le couvercle, j'allume ma lampe torche...et je me trouve affreusement bête : ce n'est pas un animal qui a trouvé refuge dans la benne, mais un homme. Un homme d'une trentaine d'années, peut-être, aux cheveux coupés court, le visage marqué par une cicatrice sur la joue droite. Il me regarde, les yeux encore troubles de sommeil, et je suis tellement gêné que je ne pense même pas à avoir peur.

- Pardon, je bredouille, je vous demande pardon.

Et pour m'excuser de l'avoir dérangé, je lui tends le morceau de pain. Puis, incapable de rien dire, je me sauve en courant.

En grimpant les escaliers, j'ai le temps de réfléchir. Il faut faire quelque chose, je me dis, il faut absolument faire quelque chose ! Tout énervé, je me précipite vers maman en rentrant dans l'appartement.

- Tu sais, je m'écrie, c'est pas un animal dans la benne à ordures, c'est un homme !

Maman baisse le son de la télé et me regarde. Un regard lourd, exaspéré :

- Benjamin, ça suffit maintenant, tu racontes n'importe quoi...

- Mais, maman, je te jure...

J'insiste, j'affirme, je promets, j'appelle mon père à la rescousse, et finalement je réussis à les convaincre. Tous les trois, on descend au sous-sol, on pénètre dans le local à poubelles. Le couvercle de la troisième benne à ordures est grand ouvert. On s'avance. La benne est vide, l'homme est parti. Par terre, j'aperçois le morceau de pain que je lui avais laissé.

Colère de mes parents. Je n'ai rien répondu. J'ai à peine entendu. Des mots : délire, affabulation, maladie, psychologue... Et puis : « Tu n'as pas honte de mentir comme ça ? »

Si, j'avais honte. J'avais honte parce que c'était la vérité. Et parce que, tout d'un coup, je comprenais pourquoi je n'aimais pas la vérité.

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*

## ZOO

Je suis allée au zoo avec ma petite sœur. J'ai vu une dame qui donnait à manger aux canards. Elle leur jetait des morceaux de pain et ils nageaient à toute vitesse pour les attraper.

Ensuite, on est passées devant la cage aux singes. Un garçon a lancé une banane à travers les barreaux. Deux petits singes ont dégringolé de leur arbre pour s'en emparer.

Ça m'a donné une idée. J'ai pris ma petite sœur par la main et je l'ai emmenée voir les crocodiles. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Ils étaient dans leur mare, en train de dormir, les crocodiles, et il n'y avait que leurs yeux qui dépassaient. J'ai soulevé ma petite sœur et je l'ai lancée par-dessus la barrière, plouf ! au beau milieu de la mare. Alors ils se sont réveillés, les crocodiles, et ils se sont battus pour la croquer...

Mais non, c'est pas vrai, je raconte des blagues, ça ne s'est pas passé comme ça.

En vrai, je suis allée au zoo avec ma petite sœur. J'ai vu une dame qui..., etc. Ensuite, on est passées devant la cage aux singes..., etc.

Ça m'a donné une idée. J'ai pris ma petite sœur par la main et je l'ai emmenée voir les crocodiles. Elle a demandé :

- Ils sont gentils, les crocodiles ?

Je trouvais qu'ils avaient l'air gentil. Ils étaient dans leur mare, en train de dormir, les crocodiles, et il n'y avait que leurs yeux qui dépassaient. Alors, j'ai répondu :

- Oh, oui, très gentils.

- Je veux les caresser ! a-t-elle dit.

J'aime bien ma petite sœur, moi, alors je l'ai aidée à passer par-dessus la barrière. Elle s'est approchée de la mare, elle a tendu la main, un crocodile a ouvert la gueule, a saisi la main de ma petite sœur, et crrrrrssh, crrrrssh ! l'a avalée toute crue.

Mais non, c'est pas vrai, je raconte des blagues...

En vrai, je n'ai pas de petite sœur. J'ai juste un petit frère. Benoît, il s'appelle. Cet après-midi, il faut que j'aille le promener. C'est maman qui me l'a demandé.

Je vais l'emmener au zoo.

- Tu viens, Benoît ?

*Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche*